



Ils examinent, enquêtent, conditionnent ou dessinent sans relâche: Cédric Schnyder (à g.), Corinne Reuteler (à dr.) et Christina Lehmann (ci-dessous) sont quelques-uns des collaborateurs techniques qui entretiennent et étoffent les collections du Muséum de Genève.



© PHOTOS CLÉMENT GRANDJEAN

NATURE On connaît le travail des scientifiques, moins celui des préparatrices et préparateurs. Plongée dans les coulisses du Muséum d'histoire naturelle de Genève aux côtés de ces artisans qui font rimer discrétion et précision.

Les travailleurs de l'ombre veillent sur les collections du Muséum

«**N**on, madame, je suis formel: l'échantillon que vous nous avez envoyé n'est pas un fragment de météorite! C'est cela, madame. Souhaitez-vous passer le récupérer? Bien. Bonne journée!» Les coups de fil de ce genre ne sont pas rares dans les bureaux du Muséum d'histoire naturelle de Genève (MHNG): l'institution n'est pas seulement un lieu d'exposition et un centre de recherche, mais elle concentre également un inestimable savoir-faire technique. Ils sont taxidermistes, préparateurs, illustrateurs scientifiques ou spécialistes de la conservation des squelettes: en tout, une dizaine de paires de mains expertes travaillent quotidiennement dans l'ombre pour entretenir les collections, réceptionner les nouveaux spécimens et répondre aux questions du grand public. Un travail à mi-chemin entre l'artisanat et la science, qui exige minutie et patience.

Celui qui vient de raccrocher le téléphone, c'est Cédric Schnyder, collaborateur technique au sein du département de géologie. «Mon quotidien est très varié, raconte-t-il. Cela va de l'identification d'échantillons inconnus à la gestion des collections en passant par la participation à la conception des expositions.» Le royaume de Cédric

Schnyder est un immense local dont les rayonnages mobiles renferment quelque 20 000 échantillons de roches, de gemmes et de météorites. Un trésor qui ne cesse d'évoluer au rythme des acquisitions. «Il faut tout identifier, afin d'être absolument certains de ce que nous ajoutons à nos collections. Car nous sommes parfois confrontés à des contrefaçons.» Si son expérience lui permet de reconnaître bon nombre de minéraux à l'œil nu, le technicien dispose aussi d'un arsenal de haut vol pour jouer les Sherlock Holmes: loupe binoculaire, balance de densité, tests chimiques et, si le doute persiste, spectroscope de masse.

Délicatesse de rigueur

Après l'identification vient le temps de la conservation. Et si l'on pense que la tâche est aisée pour un minéral, Cédric Schnyder a tôt fait de nous détromper. «Regardez ce bloc de vivianite, dit-il en désignant une pierre noire, anguleuse et luisante. Cette roche contient une infime proportion d'eau et a tendance à se dessécher dans les collections, au point de tomber en morceaux.» Mais on peut trouver plus fragile encore. Pour cela, il faut monter de quelques étages dans le dédale du MHNG. Derrière sa loupe, une technicienne est penchée sur un

minuscule papillon dont elle déploie les ailes avec une infinie délicatesse. Corinne Reuteler est une préparatrice spécialisée dans les insectes. Devant elle, des dizaines de lépidoptères sont alignés dans des boîtes en bois. Contrairement à des animaux plus imposants qui, eux, prennent le chemin de l'atelier des taxidermistes, les invertébrés peuvent généralement être conservés entiers. «Voici des papillons de nuit capturés en Colombie, explique-t-elle. Je les place dans une étuve pendant une nuit pour les assouplir avant de les étaler sur une latte prévue à cet effet. Inutile de dire qu'il faut être minutieux et patient! Un mouvement trop brusque et c'est un spécimen de perdu: abîmé ou incomplet, il perd toute valeur scientifique.» Pouvant s'étendre sur plusieurs mois, ce véritable travail de bénédictin s'effectue avec loupes, brucelles et... plume de bécasse! «J'utilise une alula, l'une des plus petites plumes de l'aile de cet oiseau, pour nettoyer l'abdomen des insectes.»

Conserver pour partager

Qu'ils collaborent avec le département de géologie, d'entomologie ou des vertébrés, la mission de ces techniciens de l'ombre est la même: assurer la conservation des pièces pour qu'elles servent de référence pour les scientifiques durant les décennies et les siècles à venir. Car rien ne remplace l'original. Ou presque. Dans certaines situations, une illustration est plus parlante qu'un fragment de minéral ou d'animal. C'est là qu'intervient Christina Lehmann. «Même si les méthodes évoluent et que la photographie devient toujours plus précise, le monde scientifique reste attaché au dessin, relève-t-elle, installée à sa table de travail baignée de lumière. Parce que ce dernier permet de montrer des détails invisibles à l'œil nu, et parce que la simplification qu'implique l'illustration met l'accent sur l'essentiel, en rendant plus compréhensible

DES TRÉSORS DANS LA LUMIÈRE

Quinze millions de spécimens: le chiffre est impressionnant. Et pour cause: la collection du MHNG, la plus grande de Suisse, permet à l'institution genevoise de figurer au rang des acteurs de premier plan à l'échelle européenne. Constituée en deux siècles au gré des campagnes scientifiques, des dons et des acquisitions, cette collection est à la fois une mine d'or pour les chercheurs et un témoignage historique. Cet automne, une exposition et un livre publié par les Éditions Favre présenteront ses trésors les plus précieux.

une structure complexe.» Indispensables aux publications scientifiques qui valident notamment la description de nouvelles espèces, les dessins sont une autre manière d'assurer la pérennité du savoir.

La pointe du rapidographe, un stylo de précision produisant un trait fin et parfaitement régulier, danse sur le papier. À mesure que les points apparaissent, la patte d'une araignée prend du volume. «Dessiner, c'est comprendre ce que l'on voit», assure l'illustratrice. De la vue en coupe de l'appareil génital d'une minuscule araignée à la carte géographique montrant où les spécimens ont été capturés, Christina Lehmann sait tout faire. Comme ses collègues préparatrices et préparateurs, elle constitue l'un des maillons d'une chaîne ininterrompue depuis deux siècles, invisible mais au cœur de l'existence du MHNG. Un maillon de l'ancre qui, immergée dans les profondeurs du temps, assure la stabilité d'un paquebot en perpétuelle évolution.

CLÉMENT GRANDJEAN ■

+ D'INFOS Le prochain volet de notre série sur le bicentenaire du MHNG paraîtra le 10 septembre.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LES COLLECTIONS DES MUSÉES

Vous les connaissez, ces bocaux dans lesquels flottent reptiles, poissons et invertébrés: indissociable des musées d'histoire naturelle, cette méthode de conservation les met aujourd'hui face à une problématique de taille. «La collection genevoise comprend plus ou moins 48 000 litres d'alcool, en fait de l'éthanol très légèrement dilué, détaille Alice Cibois, chargée de recherche au sein du MHNG. Seul moyen de conserver certains spécimens, cette méthode n'est pourtant pas sans danger: lorsque les bocaux s'accumulent, le risque d'incendie monte en flèche.» Mais pas de panique: Ambre, l'extension qui s'ajoutera aux bâtiments du Muséum à l'horizon 2024, a pour vocation d'accueillir cette brûlante collection. Sous la carapace translucide de ce cube de marbre, une température limitée à 14°C empêchera tout départ de feu.